Des sept paroles du Seigneur sur la croix

PRÉFACE

Les dernières paroles du Christ, que, fixé à la croix, il proposa à la méditation des héritiers du Nouveau Testament, semblent avoir été expliquées çà et là par plusieurs commentateurs des Évangiles. Le respect dû à ces paroles saintes m'a pourtant poussé à en sonder plus profondément les replis. Elles furent prononcées à l'heure où paraissait s'accomplir tout ce qui avait été prophétisé de lui, alors qu'il ne s'agissait plus d'enseigner, mais de souffrir. Le Christ y récapitule tous ses enseignements et resserre en de brefs chapitres ce qu'il avait auparavant prêché au long et au large : nous comprenons ainsi qu'une parole de cette sorte est d'une grande nécessité et d'une grande utilité.

Les paroles les plus graves, celles qui touchent au plus près le bien de la famille, sont aussi celles que les pères de famille adressent, au moment même de leur départ, à ceux qu'ils laissent dans leur maison lorsqu'ils partent au loin. Les circonstances exigent alors que soient traitées les affaires les plus sérieuses. Ainsi notre Seigneur, sur le point de partir loin de nous, prononça ces dernières paroles au moment même de son départ : il ne fait donc aucun doute qu'elles ont en elles un grand poids et qu'elles sont pour nous d'une très grande utilité.

La seconde raison est que cette admirable brièveté renferme une si grande richesse que l'ordonnance de la foi chrétienne resplendit dans ce condensé de paroles, et qu'une semence minuscule fait lever une immense moisson destinée à profiter à l'ensemble des croyants. Plus elles furent dites brièvement, au moment où la gravité et la nécessité des circonstances l'exigeaient, plus elles doivent être examinées avec soin ; et plus on les considère profondément, plus on découvre la raison féconde, causale et germinale qui s'y cache. Ainsi, après avoir dégagé les causes comme de leurs retraites et tiré d'une sorte de chambre d'or la majesté vénérable de leurs sens intérieurs, vous verrez paraître au grand jour, dans sa beauté, la vérité

connaissable que vous ignoriez auparavant sous les voiles qui la couvraient. Lorsqu'elle se sera approchée et qu'elle se sera répandue en vous en illuminant votre intelligence des rayons de la vérité divine, vous verrez un incendie dans une étincelle et trouverez la mer dans une goutte ; avec une petite fiole d'huile, vous aurez de quoi acquitter votre dette envers le créancier et il vous en restera abondamment pour une nourriture inépuisable.

Cependant, avant de commencer, soyons attentifs : qui est-il ? Car est-ce celui qui se dit abandonné ? N'est-ce pas celui qui promet et donne le paradis au voleur ? Comprenez la puissance de la Parole en ces deux passages. Écoutez ce que cette dernière école de subtilité enseigne. Ici, celui-là même qui se sent abandonné ne prie pas le Père pour le voleur, mais par puissance, après avoir contracté des dettes injustifiées, sanctifie soudainement le coupable et lui insuffle la grâce céleste. Il place le Christ sur son trône et le place avec lui-même dans la gloire. Tel est le fondement de la foi, cet argument est probable et nécessaire pour tous. Il est évident que le royaume du Christ est aussi parfait dans la croix. La dignité du royaume n'est pas diminuée par l'humilité de la chair, mais elle appartient plutôt à la gloire du Crucifié, que dans cette insulte de la croix, la sagesse et la force de ce monde triomphent et surpassent ce qui était considéré comme faible par le sacrement du Verbe incarné (1 Cor. 1). Car le fait que le Fils se plaigne en la personne de l'abandonné n'est pas une preuve impossible ; mais cela indique plutôt que la moitié de l'excellence supérieure augmente dans l'humilité du corps : et d'autre part, l'humilité et certaines révolutions sublimes se partagent la tâche, la forme de Dieu se dépouillant de lui-même, et la forme d'un serviteur ne prenant aucun nom qui soit au-dessus (1 Philippiens 1, 1). La raison des natures n'est pas totalement abandonnée, mais l'expression dispensationnelle des natures individuelles est donnée, car la souffrance et la mort sont des passages étroits et difficiles , par lesquels un L'homme renouvelé peut parvenir à un état solide et inébranlable, pour ainsi dire, débarrassé de la peau du péché et

lavé de toutes les croûtes des vices. C'est pourquoi la source a soif dans la vie de croix, qu'en suppliant le Christ, même ceux qui le crucifient, il y a place pour le pardon, qu'au milieu des reproches et des châtiments, il y a place pour la piété maternelle, qu'après avoir tout accompli, le vainqueur va vers le Père, laissant derrière lui une ingratitude et une torpeur incontestables, puisque ces chapitres individuels requièrent leur propre syntagme , et que les méditants de la loi de Dieu trouvent ici les germes de toute la religion, d'où l'esprit exercé des intellects divins récolte des fruits abondants. Pour examiner quelles choses, bien que je sois un juge insuffisant, je ne peux supporter de regarder la pure lumière avec des yeux impurs, mais en attendant, me retirant de l'interdit et de l'inaccessible, j'ai osé tendre la main vers les autres arbres du paradis , et goûter la douceur de la multitude de saveurs qu'ils renferment. Contient.

Sur ce mot : Dieu, mon Dieu

Après les règles de foi promulguées par le dogme évangélique, après les signes, les miracles et les preuves de justice, car le cheminement était long à travers les préceptes (Sénèque, épître 6), on arrivait à une doctrine concise et efficace par l'exemple. Et pour que rien ne manque à la doctrine, la forme fut adoptée : elle fut donc étendue jusqu'au bout, afin que, comme témoignage d'un pieux héritage, les enfants survivants puissent l'embrasser avec d'autant plus de dévotion, en voyant leurs privilèges inscrits dans le sang du Christ et l'image de son obéissance imprimée par la bulle incorruptible. Et c'est pourquoi, du haut de la croix, un certain passage du Deutéronome fut dicté (6') dans les récapitulations, brièvement développées avec une grande prolixité ; il s'efforce en même temps d'enseigner (Actes 1) et de parachever la doctrine par l'exemple, et d'être moins un maître de la vérité qu'un témoin. Maintenant, il parle de lui-même, lui qui, peu auparavant, était resté silencieux lors des interrogatoires d'Hérode et de Pilate (Luc 20), ayant méprisé la curiosité et l’orgueil des hommes saisis de crainte, et, du haut de la potence, il enseignait aux pauvres en esprit. Là, rétablissant une école de religion, il proposa quelques chapitres où il inculquait le sentiment de charité et recommandait l'imitation d'un zèle saint. Les tortures ne pouvaient entraver l'apprentissage ; mais le fer était méprisé comme s'il était inerte, et une piété attentive veillait à ce que la morale des disciples soit conforme à la règle de la foi et que l'édifice repose fermement sur des fondements solides. C'est pourquoi il se présenta comme

Premièrement, pourquoi m'avez-vous abandonné ? (Marc 15).

Il se présenta tantôt comme un homme, tantôt comme Dieu, tantôt comme omnipotent, tantôt comme faible, afin que la sublimité et l'humilité puissent s'y succéder selon les exigences de la situation. Tantôt il supplia, tantôt il commanda, tantôt il déclara être abandonné, tantôt il promit le paradis au voleur. Il agit selon ses deux natures, comme l'exigeait la cause. Dans l'une, il fut méprisé, dans l'autre, il accorda gloire et royaume. Des cris moqueurs retentirent devant la croix, et à la douleur des plaies, la foule ensanglantée ajouta des insultes , ils piquèrent et fusillèrent du regard le visage qu'ils avaient souillé, et d'une seule voix ils s'écrièrent : « Malheur à toi, toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours ! » (Mt 27, Mc 15). Voyez combien de mal l'erreur et la trahison des chefs ont causé au peuple, combien l'autorité des prêtres a corrompu le peuple sans méfiance, combien la conspiration contre le Christ s'est renforcée lorsqu'ils l'ont tué et ont effacé son nom de leur mémoire. Ils n'ont pas craint d'être à jamais connus sous le nom de meurtriers , ils ont accumulé en eux et en leurs enfants les stigmates d'un si grand crime, et ont volontairement signé leur propre damnation. Le Christ n'avait pas encore expiré, mais, les mains et les pieds percés, la tête déchirée d'épines, il vivait sur la croix, et, contemplant les vœux des esprits parricides, il était transpercé moins par la pointe des clous que par leur crime. C'est pourquoi, il se tourne vers le Père et, après avoir présenté l'argument de la charité, il prononce des paroles inouïes.

Un nouvel orateur reprend l'affaire et, invoquant la cause des ennemis, il soutient le camp adverse, contre leur gré et par négligence, et soumet à Dieu le Père la question de savoir si le péché peut être plus puissant que la justice. Il argumente qu'il est inadmissible que le péché de la vertu soit plus grand que le don, que la malice l'emporte sur la bonté et que le salut soit compromis. Car, puisque lui-même s'efforce de les sauver et les

Juifs de les damner, l'amour du Fils devrait être plus puissant auprès de Dieu que l'aveuglement du peuple. En effet, le fait qu'un étranger ne défende pas cette cause est loin d'être anodin, mais le Fils n'en diminue pas l'avantage pour la république ; l'indulgence n'en est pas diminuée, mais accrue. Par conséquent, cela ne déroge ni aux lois ni au juge, si la sentence est modérée, car aucune institution n'est contraire à l'intérêt commun des tribunaux, et aucune institution ne retrouve sa finalité par quelque moyen que ce soit, ni ne restaure ce qui s'était égaré de son état d'intégrité. Autrement, le Christ se plaint, s'étant privé du salaire de ses souffrances, protestant que la sueur d'une si grande épreuve est vaine si ceux pour qui un si dur labeur a été consenti sont ainsi abandonnés, et que cette humilité est inefficace pour leur salut, et que le sang du Fils est si méprisé aux yeux du Père qu'il n'obtient pas tout ce qui est demandé. Il s'écrie alors : « Éloï, Éloï, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27). Il ne reproche rien au Père, ni ne dit qu'il est abandonné, comme si l'insulte de la croix semblait contraire à son dessein ; car il a volontairement exposé ses coudes à la potence et ses paumes au fer ; mais il suggère, en demandant combien sont grand le fondement et le sommet de l'obéissance, lorsqu'il se montre à la fois inférieur et égal. L'humilité est abandonnée, la majesté est présente. Il est plus fort et plus sage que toutes les vertus et tous les sens des hommes, que le Juif et le Grec considèrent comme fous et faibles en Christ (1 Cor. 1). À l'image d'un serviteur, le ministère de son ambassade n'est pas honteux ; il ne nie pas la nature mortelle de la chair, sujette à la souffrance. Sous cette forme, le Médiateur attentif flatte le Père, sans nier ce qui paraît, ni considérer comme un vol le fait de parler en faveur de l'autorité, et parfois même de parler au Père d'égal à égal. C'est pourquoi il appelle Dieu son propre enfant, de peur que quiconque ne considère ce qui est propre à l'un comme étranger à l'autre ; et que ce qui paraît commun ne soit retranché, comme s'il était divisé. La communion de la nature divine entre le Père et le Fils ne souffre aucune division ; et bien qu'elle soit

Il fait preuve de discrétion personnelle, et pourtant il est à la fois divin et naturel. Il dit « le sien », afin qu'il soit manifeste que celui qui lui appartient ne peut en rien le contredire. Il dit « son Dieu », afin que nous ne craignions pas un juge à craindre, qu'il peut plier comme le sien, et que l'accès à lui soit sûr, lui qu'il appelle non comme celui d'un autre, mais le sien. La fraternité de cette familiarité n'exige pas une confiance moindre, qui, aux yeux du Père, témoigne d'une telle sollicitude envers l'abandonné, qu'il n'hésite pas à se dire lui-même abandonné, même dans ce qui est manifestement volontaire et spontané. Il est assurément impossible que l'ingratitude s'abatte sur le bon Père, de bonne volonté, et qu'il ne soit pas plus touché par l'affection de son Fils bien-aimé. Mais que le Fils se dise abandonné, il semble réclamer la récompense de l'obéissance ; et il ne tolère pas que ce bienfait tarde, car l'obéissance lui est due. S'avançant vers la mort, il proclame avec assurance : « Pourquoi, dit-il, m'as-tu abandonné ?» Le monde n'avait pas encore compris le mystère de cet événement, ni manifesté les effets d'un si grand sacrement. Il était donc nécessaire de faire connaître l'œuvre et la puissance de cet holocauste, et d'imprimer cette forme dans l'esprit des auditeurs de l'Évangile, afin qu'ils comprennent, par cette règle, que désormais chacun devait entrer dans le lieu très saint par son propre sang , et que la fin tragique des expiations accomplies jusqu'alors par le sang d'autrui était arrivée. Car l'autorité de la religion périrait et serait totalement diluée si, au lieu de s'attacher à la vérité elle-même, elle s'en prendrait aux rites du taureau ou du bouc, et n'offrirait pas le parfum de la pure dévotion sur l'autel intrinsèque, mais plutôt la tourterelle et la colombe de la piété et de la sainteté, suscitant l'affection. Le Christ est abandonné à la manière du prophète Jonas, jeté à la mer et reçu dans le ventre d'une bête (Jonas 11). Mais la réception du matin était proche, celle que le Père avait annoncée, disant au Fils : « Lève-toi, ma gloire » (Ps. 56) ; et le Fils au Père : « Je me lèverai de bon matin » (ibid.). Le navire était sans armes et les rames brisées ; mais ayant rassemblé les débris, le grand timonier

remit en place le gréement du navire pour le voyage ; et dont les biens semblaient déplorés, tandis qu'il était enfermé dans le tombeau, ayant vaincu la mort, en sortant victorieux, il donna cet ordre. Et Dieu habitait dans les vents et la mer (Matt. 16). Et l'enfer fut étonné du juge, qu'il avait attiré comme une proie particulière pour la chair, par une coutume indifférente. En effet, ce psaume intitulé : « En fin de compte pour la réception du matin » , commence ainsi en la personne du Christ : « Dieu, mon Dieu, regarde-moi, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Ps. xx1.) Mais ces paroles étaient celles des péchés (ibid.), c'est-à-dire celles de ceux auxquels il s'était uni, auxquels il ressemblait en tout point, sans péché (Héb. 11). Il appelle ses propres pécheurs, car c'est pour eux qu'il est venu, car il est leur chef ; et il n'a pas jugé bon de retrancher ses membres. Autrement, si l'on examinait le corps sans la marque ni la tache du péché, on établirait la tête sans le corps, et la bonté ne profiterait à personne s'il n'y avait point de lieu où la faiblesse puisse être contenue. C'est pourquoi la tête est la cause du corps, et le médecin, soucieux du malade, compatit tellement qu'il ne dédaigne pas d'être infirme, même partiellement ; et, pour dire plus, c'est le péché qui érode le péché. Là où il souffre, il est abandonné, car il n'est nullement convenable qu'une nature impassible soit blessée ou souffre. Sa divinité est absente de la passion : celle-ci relève de la seule chair, et c'est en cela seul que le Fils laisse entendre qu'il est abandonné, afin que la vérité de la foi authentique resplendisse partout et soit manifeste, car en tant que Dieu, il ne meurt jamais, et en tant qu'homme, par la raison du temps, il doit mourir pour un temps ; il est abandonné. Il est donc abandonné avec les abandonnés et pour la nature qu'il a assumée. Il paya le tribut et, voulant emmener sa race avec lui au-delà des mers de ce monde, il apporta une cargaison de chair aux pirates rapaces. Pris dans leurs griffes, il trompa les voraces et emporta avec lui sa proie. Il s'est porté débiteur pour les débiteurs et ce qu'il ne devait pas de lui-même, il ne l'a pas refusé volontairement : c'est pourquoi le créancier exigea la totalité de la dette de celui qui s'était livré

pour tout. Il vit qu'elle était laissée en suspens pour un temps et pensa qu'elle pouvait être complètement éteinte. Mais l’abjection volontaire n’était pas sans toute-puissance, et cette coupe d’amertume, pour convoiter les poisons infusés jadis, du fond de la vulnérabilité, le danger de ceux qui agissent, à qui cela semble parfois arriver, comme avec toutes les armes et tous les instruments…

Et, dans un vomissement soudain, toute la masse du vieux levain fut rejetée. C'est pourquoi, les bras étendus, le Christ sur la croix embrassa tout le corps qui reposait sous lui ; et ayant rassemblé notre humanité sous les ailes de la croix, il la protégea et la chérit, là où rien ne semblait possible, et où il était considéré comme vaincu. Il leva les étendards de la plus grande victoire, car ni la mort ne prévalut sur lui, ni le Père ne put refuser au Fils le privilège du pardon que l'amour prosterné à ses pieds réclamait. Ainsi, la chute de la tête obtint le pardon pour le corps, et la frappe sur la tête fortifia les membres, afin qu'il n'y ait jamais de relâchement dans la récompense. Qu'il médite et se souvienne toujours, sous cette forme, de ce que l'homme doit au Christ pour lequel il est mort. Que cet argument de charité soit fixé devant nos yeux, qu'il demeure un témoignage vivant et un exemple de persuasion constante. Il convient à nous qui sommes si souvent abandonnés, autant que les tentations nous assaillent, de nous interroger sur les raisons de cet abandon et, une fois les causes comprises, de chercher des solutions. Car les défauts ne peuvent s'insinuer longtemps dans un esprit qui s'est efforcé de se fortifier d'une circonspection prévoyante. Il nous arrive d'être abandonnés lorsque nous négligeons cette vigilance, et les reproches nous rappellent, tout en nous éloignant, à la sollicitude ; parfois, la confusion de la négligence guérit ; et les indignités mêmes des tentations contraignent certains à se confesser (lorsqu'ils ont honte de s'être égarés). L'orgueil est souvent puni par l'accident, et la présomption par la ruine. La sainteté est malmenée, de peur d'être exaltée, et pour être exercée, elle est

harcelée ; elle est abandonnée un instant, puis, dans une grande miséricorde, elle est rassemblée. Elle tombe et se relève ; elle faillit, et ne se suffit pas à elle-même pour avoir recours à un médecin. La question posée par le Christ sur la croix nous invite à cette forme d'introspection, lorsque la chair ne pique plus, ou que l'orgueil de l'esprit nous submerge de merveilles. Pourtant, la démangeaison d'un péché récurrent ne doit pas être considérée comme péremptoire, car la raison s'y oppose, et le serpent déclare comment il s'approprie les pécheurs et, par conséquent, leurs péchés.

À la gale, on oppose la cautérisation. Car même si les feux allumés fument et que la flamme vorace consume déjà les toits, une goutte de grâce et un regard soudain de clémence les réduiront en cendres d'un seul souffle.

Sur cette parole : Amen, je vous le dis, aujourd'hui

Seigneur notre Seigneur, que ton nom est merveilleux sur toute la terre (Ps. 11), toi qui, même de la bouche du méchant, tu arraches une louange parfaite . Voici, l'un des abandonnés est sauvé. Ce voleur que tu as commis malgré lui, condamné pour ses crimes, tu en fais le précurseur de ta victoire, et par grâce tu l'envoies vivant au paradis : en lui l'ennemi est confondu, le vengeur hérétique et le traître, le disciple perverti et le détracteur juif. Les pharisiens s'opposaient au Christ pour le crime de partager avec les pécheurs que la loi rejetait, en violation de la loi, non seulement en paroles, mais aussi en festoyant. Car lorsqu'il chassa du camp, par rite et décret, les lépreux et les impurs, et qu'il racla les murs des maisons où ils avaient habité, ainsi que les sièges sur lesquels ils s'étaient assis, et leur ordonna de se purifier (Nombres 5 ; Lévitique 14), ils l'accusèrent de cela : qu'il n'évitait ni la table ni la maison de ces personnes, mais qu'il les accueillait et les guérissait. La superstition avait prospéré, et lorsque la loi fut interprétée charnellement, les ministres de la loi persécutèrent le péché,

bien qu'eux-mêmes n'en fussent pas exempts, et ils souscrivirent à leurs propres condamnations ; et personne n'en perdit.

Et la tempête fut apaisée par la grâce divine ; ce qui était perçu comme une perte se révéla être une consolation ; et ce qui était abandonné et perdu fut retrouvé et restauré.

DEUXIÈMEMENT.

Tu seras avec moi au paradis (Luc 23, 11).

avec miséricorde réservée . Ils jugeaient mal que le Christ guérisse le jour du sabbat (Luc 1011 ; Jean 22), car il enseignait que la miséricorde devait être préférée au jugement. De même, certains hérétiques, parmi lesquels les Novatiens, qui veulent être considérés comme des défenseurs de l'Église , estiment indignes de repentance ceux qui ont commis un crime après leur baptême, et considèrent que l'impiété dogmatique veut qu'il soit impossible de les ramener à la raison, ceux que la faiblesse humaine a poussés au crime. Le vrai Christ et les faux défenseurs de la foi, les hérétiques, et les ennemis de la grâce, les Juifs, sont détruits et condamnés par le jugement présent, qui change la loi en grâce, la terreur en douceur, la dureté en bienveillance, l'ombre en vérité, le jugement en miséricorde. Un nouveau roi, une nouvelle loi, un nouveau guide, une nouvelle lumière, ayant brisé les anciennes tables, pierre contre pierre , il fixe le titre par de nouvelles souscriptions, la piété dicte et la charité distingue toutes choses. Il est écrit en trois langues remarquables, l'hébreu, le latin et le grec, le royaume du Christ ; et sa domination, qui doit s'étendre sur les nations, est gravée sur la croix. Pilate ne voulut pas corrompre ce qu'il avait écrit et, malgré la perfidie des Juifs qui réclamait à grands cris la suppression d’un titre aussi remarquable, celle-ci ne put aucunement prévaloir (Jean XIX). Venons-en maintenant à ceci. Le voleur crucifié appartenait à la croix, et ces lettres le regroupaient en elles-mêmes ; L'espoir entrait maintenant dans

le converti, car, s'étant crucifié dans le monde, il contemplait les réalités célestes, et, empli d'amour, comme s'il rejetait et rejetait le monde d'ici-bas, il ne se souciait que du royaume des cieux lorsqu'il parlait du Christ, et lorsque son âme, hâtant son départ, était déjà sur ses premières lèvres , et, à l'approche de la dernière heure, il s'en alla l'esprit serein, sans que la crainte du châtiment ne pèse sur sa conscience, qui se sentait lavée par le sang du Christ qui coulait près de lui. Les Juifs, couchés, la langue venimeuse, blasphémaient le Christ, et ils criaient des insultes, et comme s'ils étaient victorieux, ils insultaient les pendaisons. Les apôtres avaient fui, le peuple seul, maudit et fortifié par des paroles perverses, célébrait la moquerie des soldats romains : cédant à des séditions tumultueuses, offrant son service pour le pouvoir plutôt que de consentir . Mais aussi un autre brigand, acquiesçant à la clameur du peuple. Il témoigna qu'il ne pouvait se sauver lui-même ni sauver les autres, et se moqua de son compagnon qui, selon lui, plaçait son espoir en celui qu'il voyait condamné comme lui, et qui, avec une force ridicule, croyait être un roi ou un dieu, lui qui subissait le même opprobre et le même tourment. Ainsi, il y avait l'un moqueur, l'autre confesseur ; l'un réprimandant, l'autre adorateur ; l'un espérant, l'autre désespérant ; l'un aimant, l'autre négligent. Et le juge du différend était présent, qui, après avoir prononcé la sentence, envoya le blasphémateur au Tartare, le confesseur au royaume. En effet, ce voleur dont nous parlons, homme doux et témoin du Christ, avait exposé les arguments de la foi en public, et, dans une philosophie nouvelle, indifférent à un châtiment si lourd, il discutait avec ce blasphémateur de la crainte de Dieu et de la justice. « Vous non plus, dit-il, vous ne craignez pas Dieu, vous qui êtes dans la même damnation », Et non, à juste titre, car nous recevons les bonnes œuvres ; ici, en vérité, il n'a rien fait de mal (Luc 23). Il croit et confesse. Il témoigne de l'innocence du Christ ; il réprimande le calomniateur et ne s'épargne pas lui-même ; seul son accusateur se persécute lui-même avec la vérité de la sentence prononcée contre lui. La condamnation, dit-il, est certes semblable, mais la

cause est différente, car il y était destiné par obéissance, nous par notre crime. Il dénonce la cause, il ne conteste pas la punition ; il exécute son crime, il ne rejette pas le jugement. Et, dit-il, vous ne craignez pas Dieu. Confesser Dieu. Il n'a pas honte, lui qui savait être crucifié par envie, non par mérite. Car, en révélant non pas la chair et le sang, mais lui-même à qui il témoignait, il pouvait déjà comprendre, parce que ce qui avait été fait était volontaire, non nécessaire , parce que le fait qu'il faille le faire avait été volontairement décidé. Là donc, il philosophe, prêche et confesse, où non seulement les apôtres fuient et tremblent, mais aussi les esprits malins eux-mêmes, s'étant déjà imposé le mors, mâchant la salive , par l'ancien or-

Ils tentèrent de rompre les liens de l'impiété par leurs paroles, sachant que cet homme puissant, armé d'une épée à double tranchant, allait les chasser de la cour de ce lieu saint, longtemps gardée. Aussi, l'illustre prédicateur, après avoir offert le parfum de la confession et de la foi, et imposé le silence au voleur blasphémateur, exigeant du juge la palme et le certificat de sa victoire, se tourna vers le Christ et dit : « Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu viendras dans ton royaume » (Luc 20, 11). Il est nécessaire de considérer le lieu, les circonstances et le moment de cette affaire, et combien la confession méritait d'être entendue rapidement, ce que peut accomplir la repentance, comment le Seigneur ne délaisse pas son serviteur qui crie vers lui d'un cœur troublé, même au comble du péché. L'heure de la mort approchait, l'âme du confesseur était déjà à bout, et l'angoisse lui paralysait la langue ; à ce moment-là, même les apôtres désespéraient du salut. La passion, la croix, était le châtiment le plus honteux et le plus atroce de tous. Laissant de côté, comme indifférent aux plaies et au sang, le maître de l'Évangile devient un voleur et (ce qui était difficile à persuader à cette heure-là) confesse le Christ Dieu sur la croix : là il prie, là il adore, il embrasse simultanément de nombreux devoirs de piété. Il croit, craint, éprouve du remords et se repent ; il confesse et prêche, aime, a confiance et prie. Il est éclairé

par la foi, soumis à la crainte, lutte avec remords, est ébranlé par la repentance, est purifié par la confession, est zélé par la prédication, obtient par l'amour. Il ne s'enorgueillit pas, il espère avec confiance, il est en colère par la prière, Prince des apôtres : Je te le dis, Pierre, à qui ont été confiées les clés du royaume des cieux (Mt 16). Et le Christ, vous regardant avec amour, pleurait, et... Je vous avais pardonné votre insubordination, vous qui n'avez pas désobéi par conviction, mais par faiblesse (Mt 26). Vous, hommes, je ne vous vois pas près de la croix ; terrifiés, vous êtes loin. Du moins, vous ne suivez pas la mère du Christ et les saintes femmes, qui restèrent immobiles devant le spectacle du deuil. Vous n'exercez pas non plus votre autorité apostolique là où, l'un après l'autre, assis près des croix, le Sauveur et le pécheur s'entretiennent en privé. Vous étiez absents, et vous ne déployez pas maintenant les clés de votre ministère (que je dirais dans votre paix). Le grand prêtre vous remplace, et, les anciennes serrures ouvertes, le Christ, le larron, entre dans le royaume des cieux abandonnés. Il est introduit – il est retiré, ouvrant

est conversé. Lève-toi et apprends à pardonner, ni les péchés de nombreuses années, ni les péchés du temps. Cela n'est pas limité par le nombre, cela n'est pas clos par la fin, la clémence divine n'a aucune limite ; que celui qui appelle, il y en aura un pour l'entendre ; que celui qui se repent, il ne manquera pas de quelqu'un pour pardonner. On n'impose pas à ce pénitent de longs jeûnes, ni on ne l'affecte de pieds nus ou de sac ; en même temps il confesse, et il est justifié et glorifié. Vois l'heure, connais la personne. À la dernière heure, la personne pécheresse, de nombreux vieux péchés abolissent immédiatement la grâce, et ce n'est pas par le progrès et le retard du temps que la douceur polit et corrode la rouille de la culpabilité, mais ; quand soudain, avec un son céleste, l'Esprit guérisseur descend, tout ce qui était immature avec la décomposition du péché se dessèche ; et aucune trace de souillure ne reste sur la plaie, que le bassin de la miséricorde

lave. Même Lazare, qui était resté couché dans le tombeau pendant quatre jours (Jean 9) ; Relevé, il ne dépérit pas de langueur ; il est relevé, libéré et aussitôt dévoré. Point de lèpre au seuil, point de sinus sur le visage de Simon . L'hôte, indemne, sert son intendant avec joie, sans manifester la moindre horreur envers ceux qui accompagnent le maître ; le même hôte et le même serviteur feignent l'harmonie (Luc 7). Marie-Madeleine pleure et prie aux pieds du Christ, les essuie et les oint : le Christ ne reproche pas à la vie son infamie, ne s'oppose pas à ce qu'il atténue, ni ne reproche ce qu'il ignore ; tout ce qu'il fait d'un hochement de tête si rapide, le Saint-Esprit l'accomplit ; il ne réclame pas d'aide ailleurs, car il fait ce qu'il dit, il façonne ce qu'il illumine, il fait aussitôt des pêcheurs des maîtres et des sots des prédicateurs. Dans cette grâce, l'espérance n'est pas affligée par l'allongement, et il n'y a pas d'intervalle entre le désir exprimé et le présent. David dit : J'ai péché (2 Rois 111). Et le prophète Votre péché est transféré (ibid.). : À Caïn il est dit : Ô pécheur, repose-toi (Gen. 4). À la femme surprise en adultère, je ne te condamnerai pas, car je suis un enfant ; ne pèche plus (Jean 111). Quelle est la coutume des Ninivites, dont le repentir soudain annule la sentence du juge ? (Jean 111). Qui est Achab ? Manassé, les rois impies, dont la contrition dans la détresse ne fut pas rejetée par la clémence divine ? (3 Rois 21 ; 11 Par. 3011). Parmi d'autres exemples de piété, nous rencontrons notre voleur, le pénitent Dregula, une forme de confession, une demande d'indulgence, un exemple d'espérance qui, tout en gémissant, trouve soudain ce qu'il cherche : il reçoit ce qu'il demande et entend aussitôt : « Aujourd'hui, tu seras avec moi au paradis » (Luc 21). Non pas au purgatoire et aux flammes du péché, car, confessant ses péchés, il est destiné aux ténèbres et aux tourments. Aucune partie adverse de la grâce de Dieu ne prétend apporter la calomnie, un châtiment du La croix abolit tous les crimes.

Il ne s'agit pas de châtiment, mais de grâce. C'est pourquoi ce messager de notre absolution est envoyé au paradis, et les

prémices de notre liberté nous sont données en témoignage de la liberté du Seigneur.

Je répéterai cette parole du Seigneur : Femme,

Où sont tes miséricordes d'autrefois, Seigneur ? (Ps. 88.) Pourquoi tardes-tu ? L'heure est venue : ta mère est devant toi, et Jean, que tu aimes. Parles-tu à un voleur, et ne parles-tu pas à ta mère ? Elle, bénie entre toutes les femmes, te regarde, et, fixant ses yeux sur toi, elle considère tes plaies avec une piété maternelle. Et, bien qu'elle ne soit pas insensible au bien que ta passion apporte au monde, elle est mue par l'affection maternelle, et son cœur maternel est serré par l'immensité de sa douleur. Elle soupire intérieurement et se souvient des larmes qui ont jailli, et plus l'angoisse grandit, plus elle est empêchée de Elle sortait et se dissolvait sous le poids du chagrin et des lamentations. Parfois, des gémissements s'élevaient, mais, réprimés, ils étaient étouffés et retournaient au plus profond de son âme, d'où ils provenaient, et s'y heurtaient les uns aux autres : une violente tempête faisait rage dans cette âme , des orages se déchaînaient entre eux, et comme dans une poêle, les amertumes bouillonnaient avec de la moelle frite, que l'exacerbation persistante faisait bouillir et coaguler. Car un silence terrifiant régnait sur la douleur , et les yeux des Jadeites, au visage sombre, étouffaient ces tourbillons. Mais elle absorbait la salinité de ces tempêtes. Et (ce qui fut le plus difficile) elle mourut.

DOMINI IN.

Tu, les citoyens du paradis qui l'attendaient et le désiraient, l'apportas les premiers.

TROISIÈME.

Voici ton fils (Jean XIX).

et ne pouvait mourir ; et, enfermée dans le tourment d'une si grande douleur, elle montra un autre visage, et l'on ne pouvait dissocier de son visage la croix de l'âme et l'échafaud de l'esprit, où se trouvait une victime vivante, agréable à Dieu et un holocauste de moelle : ce qui, lorsqu'elle brûla elle-même, ne fit appel qu'au ministère de la conscience et, sans bruit, s'immolant elle-même, elle rassembla bois, flammes et braises sur l'autel intérieur . Assurément, dans ce tabernacle, vous verriez deux autels : l'un dans le sein de Marie, l'autre dans son cœur, pour le Christ. Le Christ a sacrifié la chair, Marie a sacrifié l'âme. Elle-même désirait en effet ajouter du sang au sang de son âme et de sa chair, et, les mains levées sur la croix, célébrer le sacrifice du soir avec son Fils, et avec le Seigneur Jésus, par la mort corporelle, consommer le mystère de notre rédemption ; mais c'était le privilège du seul souverain sacrificateur, d'apporter un don de sang dans le lieu très saint. Cette dignité ne pouvait être partagée avec personne, et lors de la restauration de l'homme, ni ange ni homme n'avaient, ni n'auraient pu avoir, d'autorité commune. Cependant, l'affection de la mère contribua grandement, à sa manière, à apaiser Dieu ,

car l'amour du Christ porta au Père ses propres souhaits et ceux de sa mère, car ce que la mère demandait, le Fils l'approuvait, le Père l'exauçait. Le Père aimait le Fils, et le Fils le Père ; mais la mère brûlait de désir pour les deux, et il était une évidence qu'ils accomplissaient des devoirs différents, que le Père était bon, que le Fils était pieux, que la mère était sainte, que l'amour agissait en commun, et que la piété, la charité et la bonté s'unissaient, la mère suppliant, le Fils intercédant, le Père apaisant. Le Fils posait son regard sur le sein de la mère, le Père sur la croix et les plaies du Fils. Et qu'y avait-il là qui ne suscitât pas tant de promesses ? Qu'enseignait cette école de sainteté sinon la piété ? Qu'inspirait-elle sinon la miséricorde ? L'amour, la sainteté et la bonté ne pouvaient se contredire.

Ils n'étaient ni opposés ni en conflit. L'harmonie régnait, et il était tout à fait naturel que la supplication, la sanctification et

l'écoute se rejoignent dans la quête de la droiture. C'est pourquoi Jésus, afin de respecter tous les préceptes de la piété, observa l'ancien décret qu'il avait dicté concernant l'honneur dû aux parents. Souhaitant toujours que sa mère le soit aussi, il la réserva pour la consolation des apôtres, afin que, de ce qu'elle avait entendu et vu depuis le commencement, et qu'elle avait porté dans son cœur, le collège apostolique soit instruit et la doctrine de l'Évangile confirmée. Il est également honoré d'une affection très intime, et bien que la conversation fût brève, l'affection due fut manifestée et un amour singulier exprimé. « Femme, dit-il, voici ton fils. » Jean était présent, à qui il est également dit : « Voici ta mère » (Jean 19). Le Christ n'a pas permis que la folie juive profane son sanctuaire, ni que le temple du Saint-Esprit soit violé par quelque intrusion que ce soit. Un intendant fidèle fut désigné pour la garde d'un si grand trésor. Le disciple qui, lors du repas du dimanche, s'était installé confortablement dans les bras du Maître (Jean 10), voici qu'il est de nouveau honoré d'un autre privilège ; et derrière ce fauteuil où il avait vu « Au commencement était la Parole, et la Parole était avec » : d'expiation générale, mais selon une certaine manière, ces victimes œuvraient pour apaiser Dieu.

Dieu (Jean 1), ce lieu où le Verbe s'est fait chair (ibid.), lui est fidèlement recommandé par son Fils. Et lorsqu'il a été approuvé et aimé, la virginité, la vocation de chambellan auprès de sa mère et l'intégrité de sa sainteté lui sont attribuées, afin qu'il soit un témoin digne, vierge auprès de la Vierge, chambellan de la foi auprès de la mère de son Seigneur, un ministre dévoué par respect pour le Maître. Le fils adoptif remplace le fils biologique, et l'affection filiale se transmet au ministre. Une même piété, empreinte de gratitude et d'harmonie, se forme et se fortifie en eux, non par transmission naturelle, mais par don de grâce. Ainsi, la virginité de Jean et de Marie trouve une seule et même communion ; et dans une seule maison, une seule intégrité, une seule demeure et une seule vie commune la méritent. Voici, Jean, tu reçois le testament d'un héritage pieux, tu es choisi, et

en cela tu es préféré à tous. Joseph, qui servait jusqu'alors, te cède sa place. Il ne s'oppose pas non plus aux droits matrimoniaux , afin que la bouche de ceux qui parlent injustement soit réduite au silence à l'avenir, car ce mariage avait été une grâce divine, et non une union charnelle. C'est pourquoi Joseph, lorsque Jean la reçoit comme une mère, ne se plaint pas non plus de ce mariage incomplet, qui avait été une grâce sans aucun rapport charnel. Ce témoignage de l'intégrité de la mère, le Christ l'a donné à la fin, afin que la sainte Église puisse trouver dans l'Évangile une pierre que les hérétiques bonosi et helvidiens enfonceraient dans le front des impudents , qui osaient proférer des paroles impies et blasphématoires contre la virginité immaculée de la mère. Toi donc, saint Jean, tu es choisi pour cela, pour servir et obéir, avec cet amour de Fils, cette obéissance de disciple, cette soumission de ministre et de serviteur. À Pierre est confiée l'Église (Mt 16), à toi Marie (Jn 19) ; à lui les affaires tumultueuses, à toi la paix et la tranquillité. À lui sont confiés les parvis, le vestibule et les autels du sang, à toi l'autel des parfums et le Saint des Saints . Nul n'est admis avec toi au sommet de ton ministère ; toi seul l'assistes au propitiatoire, toi seul contemples ce vase d'or

contenant la manne, ce coffre de la loi divine que tu observes comme un pontife prédestiné. Tu es placé à la place du Fils, et tous deux le pourvoient en la Mère, que tu ordonnes ; la sainte Mère ne t'a pas refusé un vicaire, bien qu'inférieur et de titre moindre, mais parce que cela semblait ainsi au Fils, elle embrasse un successeur. Tu étais certes pêcheur, et tes parents t'ont enseigné cet art, aucun stratagème ne te rend célèbre ; mais celui qui a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes (1 Cor. 1), par ton accession au trône, a loué la gloire de la pauvreté, de l'humilité et de la chasteté, et a honoré la charité bien fondée et la pureté d'une âme illustre par ce titre singulier. Je considère donc que le char dans lequel il faut courir vers le Père doit être si distingué que, par la mère, par la mère vers le Fils, et par le Fils, les sentiments du pénitent

puissent atteindre le Père. Et dans ce petit plat qui nous élève de ce monde, tu es la colonne d'argent, la mère l'ascension pourpre, le Fils la charité du milieu, le fauteuil d'or la vision du Père dans sa beauté, et la joyeuse tranquillité de la paix éternelle. Or, cette gloire est justement acquise par la virginité. Par cela, le disciple est exalté à ce degré ; par cela, la mère et la Vierge elle-même ont plu à Dieu ; et par la puissance protectrice du Très-Haut (Luc 1), dans ce sein béni, le Verbe s'est fait chair (Jean 1) ; par cela, l'archange Gabriel a été le serviteur de Marie ; bien plus encore, toute la multitude des armées célestes et la gloire de la nature angélique (admirant qu'ils l'aient ainsi trouvée intacte sur terre) l'entouraient de toutes parts et manifestaient leur respect pour son célibat relatif ; et…

À propos de cette parole du Christ dans

Voici à nouveau les mystères et les sacrements divins qui s'accomplissent les uns après les autres. La réponse fut la croix. Le grand-père habitait la maisonnée ; cependant, Gabriel et Jean, dûment chargés de cette fonction, les servaient par des études communes, et en même temps, ils leur procuraient la consolation divine et humaine, au ciel comme sur la terre. Jean, selon les besoins, apportait son soutien, tandis que l'archange portait de pieuses prières au Fils. Ainsi, il en fut fait comme le Seigneur l'avait commandé, et virginité et humilité, amour et pureté, soumission et charité vivaient ensemble dans une assemblée bonne et joyeuse : et l'unanimité y régnait entre la maîtresse et le ministre, selon l'autorité du Maître. C'est pourquoi le Seigneur, accomplissant le mystère de la piété à une fin heureuse, justifie les impies sur la croix et rend l'affection due à la mère. Il ajoute aussi, et donne l'exemple, que pour préserver ce qui est saint, il faut choisir la sainteté. Il ne faut pas exposer les secrets des sacrements à des regards impurs, ni officier dignement aux saints mystères, s'il n'a pas étudié à l'école de la continence. Car il convient que ceux qui sont purifiés vivent ensemble. Il doit accomplir son devoir envers les purs et rayonner de sainteté en tout, car il est tout à fait contraire à cette coutume que le corrompu touche l'incorruptible et que l'impur s'approprie les dons purificateurs. Nous ne disons pas cela parce que, même chez ceux qui ont été lavés et sanctifiés et qui ont échappé à tant de naufrages, il subsiste une trace après l'indulgence , car, à moins qu'ils ne retombent dans leurs anciennes contagions, la vie passée ne porte préjudice à personne.

QUATRIÈME.

À trois reprises, le mystère des choses est préservé. Ayant ordonné ces choses pieusement et providentiellement, le Christ eut soif durant les châtiments. Sa poitrine sacrée était épuisée par une sueur sanglante, et ce bois auquel il était attaché, il l'avait porté sur ses épaules saintes. Et comme le sommeil s'insinue parfois dans la douleur, la soif pouvait s'allumer. Peut-être ainsi

avait-il prédit, se précipitant sur lui-même , comme s'il avait repoussé un mur penché des remparts (Ps. 61), il court et a soif. Il a soif de conversion, il court vers le pardon, il paie ce qu'il n'a pas pris. Et bien qu'ils aient pensé repousser ce prix exorbitant, ayant déjà avalé le serpent, il se hâte vers la fontaine de ses ennemis.

Ils craignaient de vomir les paroles de cette doctrine et attribuaient à la folie le fait qu'elle les incitât à se nourrir de leur propre chair. Ils frémissaient à la vue du sang et, à l'idée même de consommer de la chair humaine comme aliment inhabituel, ils la jugeaient impie et abominable (Jean 6, 1). Les paroles de cet homme étaient dures, car, accablés par les désirs de la chair, ils méprisaient l'esprit et la vie exprimés par la vérité. La salive qui coulait de la barbe de David indiquait que les Juifs considéraient ces paroles comme puériles et futiles, que les sacrements du Seigneur devaient être méprisés par les profanes et que les disciples de ces dogmes, ainsi que les ministres des mystères intellectuels, devaient être considérés comme possédés et furieux. Mais le Christ, enseignant la patience, ne se met ni en colère ni ne se venge ; il endure, attend et désire que l'aveuglement du peuple soit éclairé, que cette obstination tyrannique et débridée, étouffée par l'incrédulité ambiante, se relève et se redresse, et qu'enfin la vérité soit révélée et l'impiété convertie de l'erreur. Il fait donc résonner les tambours à huis clos, aux oreilles bouchées, et tonne avec les cœurs incrédules ; et, étendu sur la croix, la peau de son corps à la

main, sur un psaltérion à dix cordes, il fait vibrer l'harmonie des instruments anciens et nouveaux, et comme avec des serpents enchantés, il les apprivoise en une harmonie inouïe, et fait des détracteurs des chantres et des modulateurs impies. Le visage du Christ est complètement transformé dans la forme des sacrements, devant Abimélech, c'est-à-dire devant les Juifs, qui semblaient appartenir au royaume de Dieu du Christ d'après les promesses faites aux pères. Ici, Achis, c'est-à-dire l'ignorant, représente la partie du peuple qui ne croit pas ou ne comprend pas. Il distribue en effet l'Eucharistie à ses disciples, voire à toute l'Église, de ses propres mains, comme s'il la portait lui-même, et celui qui la reçoit dignement vit. Nul n'est injustement proscrit, et celui qui la méprise n'est mis à l'écart. En effet, pour certains, le mystère d'une chose si grande est une odeur de vie qui mène à la vie, pour d'autres une odeur de mort qui mène à la mort (2 Corinthiens 1). C'est pourquoi Achis rejette également David. Certains Juifs rejetant cette parole et se jugeant indignes de la vie éternelle, le Christ étend cette doctrine aux païens (Actes 10). Abimélec et Achis ne sont pas les noms d'une seule et même personne , mais comme ils renferment la signification d'un seul mystère, leur application à une même personne sous différents aspects n'est pas incongrue. D'une part, Achis, c'est-à-dire l'ignorance et l'erreur, persiste encore au sein de ce même peuple.

Les fils du royaume semblaient mépriser l'amour du Christ et le tambour de la croix, comme s'ils chassaient David d'eux, lorsqu'ils dirent au Christ : « Éloigne-toi de nous ! À deux reprises, nous ne désirons pas connaître tes voies » (Job 21). Les Juifs maudissent encore le Christ, et le véritable Élisée se moque du calvaire (4 Rois 1) ; pourtant, il n'expose pas encore les moqueurs aux ours, c'est-à-dire aux démons ; mais avec beaucoup de patience, il attend le repentir, et s'abstient, sans manifester sa colère selon leurs mérites. Mais l'esprit pervers et averse du charnel, ne comprenant pas le sacrement de cette soif, empoisonne la bouche sainte avec un roseau, et verse du

poison dans la source de la miséricorde. Ô Juif, le Christ ne touche pas à ta coupe, ne goûte pas au vinaigre des faubourgs de Gomorrhe et de la vigne de Sodome (Deutéronome 31). Cette source d'où jaillit l'eau vive. Cette source, dont les flots jaillissent pour l'éternité (Jean 4), ne s'est pas tarie et ne désire pas être comblée par vous. Au contraire, elle a soif de ceci : que vous y puisiez abondamment, que vous soyez emplis de douceur, que le latex pur vous rafraîchisse et que les braises de la convoitise qui brûlent en vous s'éteignent. Elle a soif de ceci : que l'amour verdoyant en vous persévère, qu'à l'instar d'un palmier vous éleviez la couronne de l'espérance vers les cieux, et qu'à l'incorruptible cèdre du Liban vous viviez (Ps. 1911). Cette soif discerne les serviteurs empoisonnés, frémit et repousse les échansons de l'amertume. Cette source n'est tarie par aucune passion, et l'amour n'est jamais épuisé par aucune pression. Même lorsque vous frappez et vous moquez, lorsque vous déversez votre fiel, la douceur ne se change pas en amertume, et l'amour ne réclame pas vengeance. Du côté du Nérato jaillissent l'eau et le sang (Jean 19), symbolisant la mort. Ainsi, à la charité du Christ qui a faim et soif de notre justice (Matthieu 5), la Trinité rend témoignage au ciel (1 Jean 5) : le Fils qui justifie, l'Esprit qui sanctifie, le Père qui glorifie. Car notre justice, notre sainteté et notre gloire viennent d'en haut, et le témoignage de Dieu (qui est plus grand que l'homme) confirme et atteste ces dons en nous. Sur terre, par les sacrements visibles et corporels, ce qui se fait invisiblement en nous est manifesté extérieurement, et l'Esprit, l'eau et le sang témoignent de la foi chrétienne (ibid.). Ces trois éléments sont un et demeurent indissociables, car l'Église catholique vit et prospère dans cette foi, de sorte que l'on ne croit plus ni à l'humanité sans la vraie divinité, ni à la divinité sans la vraie humanité. Le témoignage qui vient du ciel et que la Trinité se rend à elle-même ne saurait suffire à la compréhension de la vérité, si la vérité de la foi ne nous était pas révélée par des signes et des arguments. C'est pourquoi ces trois sont les esprits saints : le sang de la rédemption et l'eau de la purification. Le

sang ne rachète que ceux que la grâce appelle et ressuscite ; l'Esprit ne sanctifie que ceux qui sont lavés et morts au péché. Rédemption, purification et sanctification sont indissociables. L'une ne va pas sans l'autre : et tout ce qui est accompli est un, non multiple. Car l'Esprit Saint est présent dans les mystères, il est impliqué dans les sacrements, dont la raison est signifiée par l'eau purificatrice, qui contient le signe de cette chose à laquelle le sang du Christ et l'Esprit de Dieu donnent leur effet.

Le Christ a soif de toi, ô Pierre ; reviens et dis librement : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Actes 5). Reviens et aie confiance, et si ton frère est surpris en faute, toi qui es spirituel, juge avec douceur (Galates 6). Toi aussi, tu as été tenté, et à la voix d'une servante, tu es tombé de la place qui t'était réservée (Matthieu 27). Mais le sang du Maître a effacé cette faute, la même grâce demeure en toi, tu n'es pas privé de l'apostolat, tes clés restent, et la même dignité de ton excellence demeure. Lève-toi et abreuve-toi à la source de la miséricorde ; et quand tu seras converti, fortifie tes frères (Luc 12). Et avec la même mesure qui t'a été donnée, mesure aussi de ce côté (Mt 7, 2) ; que celui qui est debout prenne garde de tomber (1 Co 10), et que celui qui est tombé prenne garde de se relever (Ps 8, 11). Toi aussi, Juif parricide !

Il se déplia et, patiemment, soumit son corps nu, pour ainsi dire, aux coups de marteau. Il aurait certainement pu appeler des milliers d'anges à sa place (Mt 26) et être délivré d'une telle moquerie, mais Celui qui avait ordonné de tendre la main droite à celui qui frappait la joue gauche et de rendre le manteau et la tunique à celui qui les lui reprenait (Mt 5), se limitant à ses règles, désira que, de la tête à ses membres, la patience se manifeste, et que, par là, l'imitation des fils soit prouvée, s'ils ne se montraient pas dégénérés. C'est pourquoi il révéla ce qu'il avait désiré auparavant ; et, se tournant de nouveau vers le Père, il pria pour que cette ignorance soit pardonnée au peuple. « Père, dit-il, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font » (Lc 20). « Que dis-tu, Seigneur ? »

Non pas… Les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, ta mort est ressuscitée, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres ? (Mt 11 ; Lc 7). Mais, obstinés et refusant de comprendre qu'ils devaient faire le bien (Ps 35), ni les signes eux-mêmes, ni les vertus à l'œuvre ne les convainquaient. La haine avait été si profondément instillée dans leurs cœurs par le Christ qu'ils affirmaient que même les bonnes choses qu'ils ne pouvaient nier n'étaient pas l'œuvre de Dieu, mais les ruses des démons. Ils attribuaient les miracles du Christ à Béelzébuth (Mt 9,11) et l'onction du Saint-Esprit aux démons . Pourtant, le Christ affirme qu'ils ignorent la portée de leurs actes et, par conséquent, implore ardemment le Père pour leur erreur et leur aveuglement. Mais cette requête même avait un ordre, et était nécessaire, dans une terre aride et marécageuse, où les récoltes se transformaient en tas de fumier.

Cette cécité mentale qu'Isaïe reproche au peuple juif, et qui les avait conduits à cet engourdissement, où, voyant ils ne voyaient pas et entendant ils n'entendaient pas (Isaïe 6) : car, exaspérant leur esprit, c'était un lieu digne d'être confondu par leurs propres sens ; et ceux qui jadis abusaient des preuves de la justice et abhorraient les rayons de la vérité, ayant renoncé à la lumière de la nature et de la grâce, se fondraient dans leur cécité, et n'auraient en eux que de vaines exhalaisons qui obscurciraient toute la clarté de leur intellect et de leurs sens. Car l'écume savonneuse de la loi, qu'ils avaient assimilée depuis des temps immémoriaux, était si profondément ancrée en eux, et le goût des cérémonies antiques avait si fortement perverti leur palais perfide, que quiconque prêchait une rupture avec Moïse et puisait l'esprit vivifiant dans la lettre de l'Occident était à leurs yeux comme Satan. Aussi, préférant Moïse au Christ, ils armaient leurs langues d'un zèle tel qu'ils s'en prenaient à un blasphémateur : ils préféraient le serviteur au Seigneur, et le disciple au maître (Jean 7, 8). Ils ne pouvaient nier les miracles ; mais leur haine était si intense, leur envie si cruelle, qu'ils ne savouraient ni les bonnes actions ni les bonnes paroles du

Christ. L'accès à la vérité leur était totalement inaccessible ; et ce qui était accessible, et qu'aucune esquive ne pouvait dissimuler, ils l'interprétaient perversement, autant qu'ils le pouvaient, et pour défendre la loi, ils n'usaient plus tant de raison que de reproche. Car ils étaient convaincus par la loi elle-même et s'en tenaient à leurs propres dogmes ; il ne restait d'autre issue aux transgresseurs que de dénigrer et de persécuter la vérité avec violence. Tous avaient conspiré à cette fin d'une même intention : étouffer sa gloire par l'insulte et anéantir son nom et sa réputation par la menace de mort. Tout leur plan reposait sur cela, et tous les arguments de la perfidie convergeaient vers cette définition : il fallait écarter du milieu de nous le saint et le juste parce qu'il s'opposait à leurs œuvres (Sg 11) ; et ainsi prouver qu'il n'avait aucune communion avec la nature divine, puisqu'il paraissait mortel et passible comme les autres hommes. Telle était l'aveuglement, cette ignorance du peuple égaré, que la charité du Christ exigeait pour être pardonnée, accordant un bienfait avec ingratitude : ce bienfait était alors partiellement accompli, et le sera pleinement à la fin, lorsque, sous le couvert de cette indulgence, toute la masse du peuple d'Israël se joindra à lui, lorsque la plénitude des nations y sera entrée (Romains 10,1). Jésus, sachant que le Père avait tout remis entre ses mains (Jean 19), puisqu'il pouvait donner ce qu'il demandait et que son autorité pouvait le contenir, du moins pour le moment, il se fit le suppliant, afin que la charité née de l'affection, l'humilité née de la soumission et la vérité née des actes soient reconnues, car dans une si grande absolution du crime, il n'y a point de…

Entre l'avocat et le juge, il y eut un affrontement de volontés, mais leurs arguments étaient unis et concordants en cette matière ; car nul ne pouvait se montrer sévère là où le Christ blessé exigeait le paiement du sang. C'est pourquoi sa vénération est exaucée (Hébreux 1), non gratuitement, mais au prix d'un immense sacrifice ; afin que ceux pour qui une affaire d'une telle importance est rendue comprennent combien était

désespérée la cause du genre humain, qui ne pouvait être autrement sans le prix exorbitant payé pour sa paix, paix due tout particulièrement à l'humilité du Christ et à l'humanité qu'il a assumée. Ainsi, justice et paix se rencontrèrent, et un baiser fut donné (Psaume 84) ; et pour le captif, il se posa comme son fidèle libérateur. Et le privilège de cette indulgence fut confirmé par une telle autorité que, sur les membranes du Christ crucifié, les lettres de cette absolution furent écrites de son propre sang, et le sceau demeure fixé jusqu'à ce jour : la plaie au côté, que la présence du Sauveur montre toujours aux yeux du Père. Ainsi, notre témoignage transmet à la postérité l'héritage éternel de cette grâce et de son origine. La racine du mal ayant été retranchée, bien que le péché puisse se reproduire chez beaucoup, sa généralité a été tellement atténuée que, pour l'expiation des fautes quotidiennement reconnues, il n'est plus nécessaire que le Christ soit crucifié de nouveau ; une seule confession suffit pour tous les crimes, et un seul sacrifice de pénitence pour toutes les atrocités. C'est pourquoi le sacrifice de la croix est devenu pour nous à la fois santé et exemple, car ce sang nous a véritablement purifiés lorsque le Christ a aspergé le peuple, une fois entré dans le lieu très saint (Hébreux 1x) : et nous conservons une forme semblable d'entrée dans le Saint des Saints par notre propre sang , ayant crucifié nos membres et renoncé aux plaisirs. Il ne saurait nous être utile de rester insensibles aux mystères de la croix, de sa largeur, de sa hauteur, de sa longueur et de sa profondeur (Éphésiens 1). Car, par sa profondeur, cet étendard pénètre jusqu'au plus profond de notre être, et par sa pointe acérée, il sonde nos intériorités ; atteignant même la division du cœur et de l'esprit (Hébreux 4), il s'imprime sur nos affections mêmes, réprime nos mouvements secrets et cachés, et transperce l'appétit de toute susceptibilité. Tel est l'œuvre cachée de la croix au plus profond du cœur. Elle afflige l'âme intérieurement, et sous le léviathan, transpercé par cette tige venimeuse, elle apaise nos tourments intérieurs, fortifie notre conscience et sanctifie nos méditations. De même que le bois que le Seigneur montra à Moïse, immergé dans les

eaux de Marath, changea toute leur amertume en douceur (Exode 15), de même la puissance de la sainte croix, cachée dans l'âme, adoucit toute la salinité des tentations par son immersion et son contact. La longueur qui s'élève des pieds jusqu'à l'incrustation de la croix de bois est signe de mortification chrétienne continue, et il est nécessaire que pensées et œuvres soient crucifiées ensemble, preuve efficace. Car il est nécessaire, quelle que soit la durée de ce monde, que toute la vie tende sans relâche vers ce qui est devant nous, avec une patience constante et une persévérance inébranlable, qu'elle s'élève toujours à la grandeur de la charité, et que, par cette grandeur, elle embrasse toute chose, qu'elle s'affaiblisse auprès des malades et qu'elle brûle avec ceux qui sont scandalisés (11 Cor. 10). Elle se tend et se laisse porter par les affligés, les nourrissant d'affection ; et, de ses ailes déployées, elle recueille les oisillons sans plumes, les chérit et les protège, et, s'exposant à la protection des petits, elle ne les néglige pas ; elle ne craint pas non plus son propre mal pour défendre les autres. Même envers ceux qui haïssent la paix, elle est si paisible (Ps. 119) que, ni lorsqu'on l'offense, elle ne réclame vengeance, ni lorsqu'on est exaspéré, elle ne supporte le reproche ; et si elle corrige, elle agit avec une sollicitude totale, faisant preuve de plus de bienveillance que de sévérité, d'encouragement que d'agitation, d'humilité que de pouvoir. Le juste et le méchant, elle les accueille ensemble, l'un pour qu'il tienne bon, l'autre pour qu'il se relève. La bonté ne lui est pas étrangère, et elle ne sollicite la clémence d'aucune autre ; elle ne la recherche ni par la force, ni par les lois, ni par la contrainte.

Il entoure le corps (2 Cor. 12), ne le réprimande pas, ne le diffame pas ; il guérit sans le blesser ; il guérit sans le déchirer ; il exonère sans l'accabler. Il couvre les péchés sans les révéler. Le Christ, louant les mystères de cette ampleur même durant les châtiments, où, les mains tendues et levées à gauche et à droite, il montrait la place entre les voleurs, voulait qu'on comprenne

que le bien était une fiction commune, et non pas pour les aveugles, mais aussi pour les méchants, comme cela se faisait, et qu'il proposait plutôt ces remèdes aux malades qu'aux bien-portants, et que la grâce donnait une égale liberté à ceux qui étaient nés d'une femme libre et à ceux qui étaient nés d'une esclave (Gal. 4). Il reste la hauteur, que la partie étendue suggère jusqu'au sommet. C’est la confiance de la bonne espérance qui conduit le crucifié dans le monde céleste et, par le témoignage d’une bonne conscience, l’associe, assuré et certain de cette gloire. De temps à autre, il tend la main vers ces biens, tantôt il les goûte, tantôt il ouvre la bouche, tantôt il boit, tantôt il converse avec les anges, tantôt il poursuit ces armées, tantôt il reconnaît, tantôt il s’attendrit, tantôt il aime, tantôt il exulte, tantôt il se réjouit et se délecte, il est joyeux et en paix, il comprend et choisit. Et pourtant, si parfaitement que chacun puisse goûter aux choses d’en haut, il subsiste une grande différence entre la foi et l’apparence.

L’Esprit remis au Père, inclinant la tête comme pour rendre grâce, envoya puissamment son âme sur la terre , accomplissant ainsi tout le système des sacrifices légaux et mettant un terme définitif aux anciens mystères. C’est pourquoi il s’offrit entièrement au Père, et la plénitude de son holocauste fut consommée. Ce ministère s'est accompli tant dans la chair que dans l'esprit, car il était destiné à la fois à la chair et à l'esprit de l'homme. L'homme tout entier avait le Christ tout entier pour guérisseur, tandis que la chair et l'esprit étaient offerts sur la croix pour la guérison de la chair et pour obtenir la sanctification de l'âme. Cet esprit est descendu aux enfers et est monté au ciel, brisant là les barres de fer (Ps. 148), ouvrant ici les portes éternelles (Ps. 2011). Et en vérité, l'âme de ce corps. Le Christ, s'absentant durant ces trois jours, n'a pas tant abandonné sa divinité que sa chair ; mais il était Dieu en elle, indivisible, réconciliant le monde avec lui-même (11 Cor. 5), nous ôtant la crainte de la mort. Par sa résurrection prématurée, purifiant par cette amertume tout ce que les poisons des plaisirs

avaient infecté, il a manifesté la gloire de sa victoire au ciel et aux enfers (Abs. 148). Et, attirant ceux qui languissaient depuis longtemps dans cette attente, il accomplit même les désirs des anges, que ce rétablissement des hommes réjouissait. Il n'y eut aucun délai entre l'offrande et l'obtention, mais la passion et l'absolution s'unirent aussitôt. Ainsi, l'une après l'autre, afin qu'en une même heure emplissent les cieux et captivent les enfers. Cependant, ces joies se déployèrent plus tard dans les royaumes célestes, et l'âme du Christ ne retourna pas immédiatement à son corps ; mais, entre-temps, il manifesta à ceux dont il avait arraché d'antan les ténèbres la joyeuse présence de la splendeur divine ; et à ceux qui étaient sur terre, il différa un peu la consolation de la vie, afin que ce délai accroisse leur désir et que l'ardeur de la résurrection emplisse leur cœur. C’est pourquoi, puisque cela était écrit au début du livre, que le Fils devait accomplir la volonté du Père (Ps. 39), et puisque ce qui était attendu depuis longtemps et annoncé de multiples manières avait enfin été révélé au monde, innocentant le peuple du péché, le Christ ne permit plus qu’il soit accablé par des cultes superflus. Car désormais, ce ne serait plus religion, mais superstition, si les vestiges d’anciennes cérémonies se mêlaient au vin de l’Évangile. Il ne voulait pas seulement comprendre le sens de ses passions, mais aussi celui de leurs observances, afin qu’après la venue de la vérité, les figures cessent et que les fidèles ne soient plus inutilement troublés par des détours épineux , s’égarant sur des chemins détournés, alors que la vérité elle-même leur montrait la voie et parlait publiquement, lui qui disait : « Me voici ! » (Isaïe LH). Le Christ fut oint de l'huile de joie pour tous ceux qui partagent la nature humaine (Ps. XLIV), qui ont également hérité d'un nom différent de celui des anges (Héb. 1), et l'onction juive avait déjà été retranchée de cette huile , et il était nécessaire que l'éphod soit replié, que les téraphim ne paraissent pas et que tout ce que Betsaleel avait tissé ou dissimulé cède la place à des textes vivants et rationnels, et que les ombres, les images et les voiles symboliques soient absents, là où la vérité elle-même se

présenterait dans sa nudité et sa pureté à ceux qui la contempleraient (Exod. XXXVIII).

Ainsi, la fin de la loi fut révélée comme survenant à la fin de la Passion du Christ. Tout ce que la loi avait prescrit depuis les temps anciens pour l'expiation des péchés – par le sang des boucs et des veaux, par d'autres moyens, par des parfums ou des libations –, la grâce le réduisit à un résumé. Ayant abrégé un chemin si pénible, il proposa un seul sang, un seul encens et un seul holocauste contenant tout, et l'adapta avec une telle modération que, si pauvre fût-il, il en aurait toute la valeur, et nul ne pourrait l'empêcher d'approcher une si grande divinité. C'est pourquoi l'Église a un seul agneau, et il n'est pas nécessaire d'en chercher un autre à chaque Pâques. Puisqu'il n'y a qu'une seule tribu et une seule famille, les chrétiens, un seul sacrifice suffit pour un seul peuple, et une seule table est dressée dans chaque maison. L'universalité de la foi se manifeste par un seul pain et une seule coupe ; une seule nourriture est présentée à la multitude des croyants, et elle est prise sans être consommée. Et quand tout fut rempli, il en restait en abondance. Les pains de l'offrande étaient changés chaque sabbat ; on y déposait les pains chauds et on retirait les froids, car ce changement même signifiait que les anciennes offrandes, comme froides et dépourvues de la chaleur de l'Esprit, devaient être rejetées au temps de la grâce. Notre Agneau est le même, et aucune famille n'en sacrifie de différents, car, de même que l'unité de l'Église ne peut être divisée, il est nécessaire que tous fassent la même chose, et la dévotion commune doit témoigner d'une obéissance uniforme ; la singularité du sacrifice elle-même inspirerait le consentement de l'univers entier. Mais le fait que, pour manger l'agneau , s'il en restait, on ait l'ordre d'appeler un voisin de la maison de celui qui avait laissé des restes (Exode 10) exprime l'introduction des Gentils à la communion des sacrements de l'Église, dont, bien sûr, la saveur de ce festin était appelée par l'Évangile.

Et jusqu'à présent, les gens qui jeûnaient ne pouvaient manger ce que le peuple juif ne pouvait manger, admit la mère reconnaissante. Il est tout à fait étrange de dire cela, et la question elle-même exige une compréhension spirituelle, que, puisqu'un agneau ne pouvait être sacrifié que par une seule famille, qui pouvait être une famille si peu nombreuse, si dépourvue d'enfants, de petits-enfants et d'autres parents, on ne pouvait manger un agneau seul, d'autant plus que la fertilité de cette nation était si grande et que de nombreux mariages engendraient une descendance nombreuse. Mais, comme nous l'avons dit, l'appel des Gentils fut prophétiquement annoncé, et ils furent admis par la foi à la participation aux sacrements, les Juifs s'attachant au sens charnel de la littérature et étant incapables d'atteindre la plénitude de la compréhension spirituelle. Mais notre agneau a été rôti à la broche de la croix sous les charbons ardents du tourment, nous n'y goûtons plus rien de cru ni de charnel, rien de bouilli ni de mou ; Mais de sorte que la fumée du supplice, imprégnée de son parfum, s'est solidifiée dans les flammes du gibet, au point que plus rien n'y demeure ni passible ni mortel, le bûcher de la mort, allumé depuis les temps anciens, s'est éteint complètement sous l'effet de ce sang. C'est pourquoi, pour lui comme pour nous, son intégrité indestructible est manifeste, car ce qui est absolument solide ne peut être corrompu, ni ce qui est éternel diminué. Nous mangeons sa tête avec ses pieds, et nous n'abhorrons pas ce qui lui est propre, car notre foi vit et prospère en ceci, ceci est confessé, ceci est cru : le Verbe qui était au commencement avec Dieu s'est fait chair (Jean 1) à la fin des temps, et la majesté divine est descendue jusqu'aux entrailles de notre faiblesse, sans qu'il n'ait abhorré l'atelier de notre fragilité. Et celui qui fut notre commencement s'approcha aussi de notre fin, établissant en lui notre but et notre aboutissement, nous ramenant par la fin temporelle à la fin infinie, et associant la gloire du corps et de la tête, les unissant par une connexion unique. Ainsi mangeons-nous la tête, ainsi les pieds, ainsi les entrailles, lorsque nous prêchons la grandeur du Christ, afin de

ne pas rougir d'humilité ; si faibles, afin de ne pas nier sa force ; si fous, afin d'admirer sa sagesse, car il est plus étonnant, dans la question de notre rédemption, que la sublimité de la divinité se soit laissée vider de cette manière, que la puissance immuable et la grandeur incompréhensible demeurent en elles-mêmes dans une béatitude éternelle, immuables et persévérantes. Ainsi, dans Ézéchiel, le visage et les pieds de Dieu sont couverts comme par le premier et le dernier chérubin, ne laissant apparaître que le milieu (Ézéchiel 1), car ce qui était en lui avant la création du monde, ou ce qui sera après le jugement dernier, est la nourriture de la foi et de l'espérance. Pendant ce temps, tandis qu'il s'efforce de comprendre ce qui a été fait selon la chair, et de sonder les affections de l'humanité comme du plus profond de sa charité, la douceur du lien est nourrie. C'est pourquoi nous mangeons ainsi la chair, mais nous brûlons les os , car en vérité les sacrements (qui sont pour ainsi dire la chair de la puissance divine et la vérité

Nous percevons et saisissons visiblement les téguments selon leur espèce ; mais la substance elle-même, selon son état incompréhensible et invisible, est parfaitement ferme et solide. Nous ne la brisons ni ne la diminuons, mais nous l'imprégnons de flammes, c'est-à-dire que nous rappelons aux intelligences spirituelles que l'esprit et la vie sont dans les mystères divins, et qu'il n'est pas convenable que l'intellect humain perde la connaissance d'une chose si grande, que le Saint-Esprit recueille en lui-même, jusqu'à ce que, ayant vidé ce qui est partiel (1 Cor. 11), la perfection se manifeste ouvertement. Et sachant comme nous sommes déjà connus, n'agissons pas dans ce sacrement, mais seulement en apparence (ibid.). C’est pourquoi il nous est commandé d’immoler l’agneau la nuit, car la raison de cette œuvre, dont la foi est le ministre, n’est pas encore pleinement révélée. Cette vérité se dévoilera dans la splendeur des saints, lorsque le vin nouveau sera versé dans le royaume de Dieu (Mt 26), que les âmes vierges seront admises au mariage éternel à la lueur des lampes (Mt 25), et que la lampe inextinguible sera

placée sur le chandelier. Alors, la vérité des sacrements et le sens même de la Trinité resplendiront pour tous ceux qui seront présents. En attendant, un immense bienfait est accompli , et son effet visible témoigne de sa puissance invisible. Les bienfaits accordés fortifient la certitude de la foi, et c'est à la lumière du présent que naît l'espérance de l'avenir. Cet Agneau nous est donné en guise de festin, son sang en guise de coupe. Il est commandé que le sang lui-même soit apposé comme signe à l'extérieur des seuils et des montants de nos maisons (Exode 11), afin que ce qui est visible et ce qui est caché soit protégé, et que la chair et l'esprit soient assurément protégés, tandis que la nourriture et la boisson divines nourrissent l'âme et éloignent les puissances contraires par le signe de la croix et la marque du sang. Il ne fait aucun doute que les démons redoutent absolument la forme de la Passion, et la simple contemplation de cette nature les tourmente. Même les saints sacrements sont des signes de foi, et il est clair qu'ils ne se conforment pas au dogme chrétien et à la morale chaste comme il se doit, mais seulement au regard du fondement auquel ils adhèrent d'une manière ou d'une autre. Les démons ne se jettent pas immédiatement sur une personne charnelle à cause du bois et du foin qu'ils voient déposés par négligence (1 Corinthiens 16:11) ; mais qu'ils vénèrent le fondement, qu'ils s'éloignent du signe vivifiant et qu'ils n'approchent pas imprudemment d'une maison consacrée par le baume du sang. Autrement, si la puissance des sacrements se retirait entièrement de chaque excès individuel, et que le symbole de la croix était vainement apposé sur le front des égarés, il ne resterait aucun espoir pour les déchus.

De là, bien que l'Esprit Saint se retire au moment de la transgression, les sacrements demeurent néanmoins, même chez le coupable, vides de sens, et l'Esprit Saint y revient lorsque celui qui a péché se repent. Telle est la dignité des sacrements que, lorsque l'Esprit Saint est absent, la force hostile n'ose pénétrer , à moins que, par désespoir, par coutume

et par consentement délibéré, le signe sacré n’ait été vaincu et l’esprit captif de l’apostasie extirpé d’un scalpel. C’est pourquoi l’ange exterminateur, qui frappe tous les premiers-nés des Égyptiens, voyant ce signe, s’arrête, comme réprimandé, devant les seuils souillés de sang ; et les Égyptiens, bien qu’ayant été tués, restent indemnes, leurs flancs et leurs fronts rougis par l’aspersion de ce sang (Exode 12). Ainsi Rahab, alors prostituée, fut sauvée et s’échappa seule et libre de Jéricho, et sa maison ne fut pas exposée à la dévastation et au pillage, grâce à la vénération de ce signe si célèbre (Josué 6). Il est également ordonné que cette fête soit célébrée avec empressement et diligence, et qu'ils mangent du pain sans levain avec de la laitue sauvage, les reins ceints à la main, car il convient aux ministres d'une œuvre si importante de ne pas être paresseux ni indolents, et de ne pas rechercher de distractions pour le plaisir, alors qu'ils sont sur le point de quitter l'Égypte ; mais, en quittant un peuple barbare (Ps. 10), ils doivent en même temps se composer de l'amertume du repentir et de la sincérité de la vie. Ces choses procuraient parfois un profit charnel, de même que le reste des énigmes de la loi, tant que la foi et la piété s'accordaient avec ce que la vérité avait promis, mais là où ils voyaient

Ni la plénitude des temps (Galates 4), ni la fin de la loi du Christ (Romains 10), tout ce qui était commandé concernant un agneau, un chevreau ou une génisse rousse, tout cela accompli selon les conditions appropriées et se rapportant à lui-même selon sa propre compréhension, fut abandonné par beaucoup, là où un seul était jugé suffisant ; il n'était pas non plus nécessaire d'utiliser des signes, là où le signifié était atteint. Les sacrifices sur une plaque chauffante ou dans une poêle (Lévitique 11) préfiguraient le zèle et la ferveur des saints : les fumigations d'aromates, les prières brûlées, les vœux pieux, les affections des saints, la graisse brûlée et les plaisirs éteints. Les vêtements des prêtres contenaient l'ornement de nombreuses grâces. Les vêtements des femmes , destinés en premier lieu à couvrir les parties intimes (Exode 28), enseignent qu'une telle impudeur de

continence est nécessaire qu'elle ne laisse place à aucun soupçon. Afin que toute forme d'indécence passe inaperçue, que le zèle ne soit en aucun cas autorisé à la contempler. Mais qu'une telle conversation sacrée se présente, comme un don asexué ; et qu'une telle souillure soit absolument abhorrée : de peur qu'elle n'ait honte et ne rougisse devant ses parties communes, qu'elle ne couvre sa nature même consciente d'elle-même, qu'elle ne déteste ce qu'elle peut, non ce qu'elle fait, et qu'elle n'enfouisse et ne cache en quelque sorte ses parties mortes et fétides. Le second vêtement, appelé la ligne de puissance, c'est-à-dire le talaris, symbolise la persévérance de la pureté et la blancheur d'une vie immaculée, en harmonie avec le corps, car ce dessein aime la singularité, et il est nécessaire que ceux qui officient aux saints autels soient prêts, et montrent leur chair, leur vêtement et toute leur conversation solitaire. En troisième lieu, il y avait une ceinture, une corde, une tunique resserrée entre le nombril et la poitrine, afin que, sous le lien d'une même proposition, les hommes et les femmes s'accordent sur une même loi ; et les deux devaient être accomplis dans une certaine mesure, et les affections charnelles et spirituelles devaient s'inscrire dans cette règle avec un serment égal, et s'accorder perpétuellement dans le même effort commun. Le quatrième ornement était un diadème ou un turban : le culte de la tête (car elle est la chambre des sens et la demeure propre de la sagesse) indique où tend la contemplation philosophique, et combien il est sage de choisir le célibat . Tous ces ornements devaient être faits de lin, matière dont on se prête également au byssus, afin que les esprits se consacrant à cette étude et à ce but ne restent pas cachés, car dans de nombreux cas

Il est nécessaire de se purifier, afin que chacun puisse atteindre cette pureté par l'exercice ; les passions charnelles doivent être longtemps tourmentées et, par une longue habitude, fortifiées, de peur qu'elles ne soient facilement brisées par la multitude des tentations. Et, en vérité, c'est à notre chef (qui est le Christ), par ce turban, que doit se rapporter toute la

gloire de notre pureté : et alors, enfin, la persévérance sera assurée, si l'espérance est ferme et la confiance enracinée en lui. Ces quatre vêtements étaient communs aux petits et grands prêtres, selon la loi et le décret. Les quatre autres sont propres au grand prêtre. Premièrement, après les vêtements susmentionnés, le grand prêtre portait une tunique bleue ; et sur le bas de celle-ci étaient suspendues soixante-dix clochettes tout autour, et entre deux clochettes une grenade (Exode 27, Ecclésiaste 85). Toutes étaient en or le plus pur, afin que la totalité de la voix puisse entrer dans le lieu saint ; s'il faisait autrement, il mourrait sur-le-champ. Ce vêtement de jacinthe indique en effet que l'âme, nourrie de sainteté, atteindra ce degré de perfection, afin de vivre dans l'Esprit, de marcher selon l'Esprit, de n'être jugée par personne et de juger toutes choses (1 Corinthiens 11). Car c'est là le sacerdoce suprême que d'atteindre ce sommet de sainteté, afin que l'homme juste puisse se manifester pleinement céleste, exprimer ses mœurs célestes et sa forme divine, et demeurer en le Créateur seul dans une conversation personnelle, embrassant ainsi tout cela, suggère la tunique de couleur jacinthe. Les clochettes étaient certes dorées ; mais elles étaient faites de jacinthe, de pourpre, d'écarlate et de lin fin, en forme de sphère : ceci signifie le Saint-Esprit, afin que les hommes contemplatifs dont la conversation est au ciel (Philippiens 5), et qui se soucient des choses d'en haut et non de celles de la terre (Colossiens 111), proclament au peuple la doctrine de la foi chrétienne et en particulier le terrible jugement dernier. et dont toute la conduite et les paroles devraient résonner des mystères divins, sans qu'ils étouffent par leur silence la grâce divine qui leur a été donnée. Car il ne suffit pas d'avoir placé un talent dans un mouchoir si l'esclave ne revient pas de son commerce avec profit (Mt 25 ; Lc 19) ; de même, une tunique bleue n'est pas profitable, ni les signes de chasteté et de continence suffisants pour un enseignant, ni son entrée paisible aux saints autels, s'il néglige d'annoncer aux méchants sa voie, et le salaire du péché s'il n'a personne pour le guider.

Le correcteur périt dans son péché, et sa justice n'est d'aucun profit pour l'enseignant, lorsque le juge errant réclame le sang du veilleur inactif (Éz 11). Il n'est pas glorieux de vivre pour soi-même si l'on ne s'efforce pas, en même temps que l'on vit pour les autres. Car, comme le dit Sénèque, celui qui fuit les choses et les hommes, qui ne voit pas autrui et qui, tel un animal timide et inerte, a oublié la peur, ne devrait en aucun cas être considéré comme vivant pour lui-même, mais pour le sommeil et la faim. Aussi, entrant dans le Saint des Saints, le grand prêtre doit-il se manifester de toute sa voix et, par la puissance de sa parole, pour ainsi dire, à l'instar de fleurs parfumées, attirer ses auditeurs, afin que sa prédication, telle une cloche d'or pur, témoigne de la pureté et de la perfection de son intelligence singulière, et que son discours proclame la clarté de la lumière divine de toutes parts. Et les couleurs mêmes des fleurs, la jacinthe, comme on l'a dit, peuvent exprimer le désir céleste, le pourpre la magnanimité royale contre le péché, l'écarlate doublement teintée une passion embrasée par l'amour de Dieu et la piété envers son prochain. Il convient que l'action sacerdotale resplendisse toujours de l'or de la sagesse, s'élève de la jacinthe de l'espérance et revête de la pourpre du royaume, en vainqueur du péché. Entouré de monstres démoniaques, et de fibres de coco deux fois teintes, entrelacées d'amour, flamboyantes et tissées de lin fin, toujours soucieux de l'oppression et du châtiment de la chair. Dans les grenades, qui renferment de nombreuses graines dans une seule peau, s'exprime l'action multiforme des vertus : entourée de toutes parts d'un voile de charité. Et les maux sont justement mêlés aux cloches, lorsque la prédication et l'action sont cohérentes et que le maître lui-même fait ce qu'il dit.

Que les noms des patriarches soient inscrits sur leurs vêtements, qu'ils imitent leur justice et qu'ils prennent pour modèles la foi d'Abraham, la douceur d'Isaac, la patience d'Israël, la chasteté de Joseph, la discipline de Moïse, le zèle de Phinéès, la victoire de Josué, la sincérité de Samuel, l'humilité

de David et les couronnes de ceux qui, issus de ces onze patriarches, furent princes ou prêtres. Car c'est par la foi qu'ils conquirent des royaumes, exercèrent la justice et obtinrent les promesses (Hébreux 11). Le grand prêtre porte ces noms sur ses épaules pour une double raison : il donne lui-même l'exemple des Pères à suivre à ses auditeurs, et il supporte avec douceur ceux qu'il instruit par la parole et l'exemple, s'ils ont commis une faute (Galates 6). Il entend soulager les faibles plutôt que les accabler. Car il lui est nécessaire, selon la loi de sa charge, de porter lui-même leurs fardeaux, et individuellement, selon les différentes maladies, avec ceux qui sont ignorants ou égarés (Hébreux 5), et avec ceux qui sont faibles et souffrants (11 Corinthiens 11). Or, puisque six noms étaient gravés à gauche et six à droite sur des pierres d'onyx, cela concerne la conscription de l'héritage céleste. Il accueille non seulement ceux qui semblent éprouvés et parfaits, mais aussi ceux qui sont considérés comme moins estimés, car la perfection divine ne rejette pas notre imperfection, elle n'écrase pas le roseau froissé, elle n'éteint pas la mèche qui fume encore (Ésaïe 42). Sa main droite embrasse ceux qui sont dignes d'être élevés aux baisers ; mais sa main gauche est aussi censée se poser sur leur tête (Cantique des Cantiques 1), eux que le vertige de la faiblesse incline ; et il ne permet pas que ceux qui tombent se heurtent, lui qui suppose recevoir sa main pieuse lorsqu'ils tombent.

Il était suprahuméral, et pour les mêmes raisons, il devait être ajusté. Mais il était doublé à cause du poids des pierres, afin qu'il ne se brise pas. Il était aussi quadrangulaire, et contenait la mesure d'une palme en largeur et en longueur. Dans le quaternaire, gardez constamment en mémoire la doctrine de l'Évangile ; dans la mesure de la palme, la pleine mesure de la loi, autant que l'action humaine peut l'atteindre. Car celui qui mesure quelque chose avec la paume de la main étend ses doigts afin qu'il puisse atteindre le lieu qu'il vise. La même mesure sera donc pour l'intention pieuse dans la longueur des

bonnes œuvres et dans la largeur de la charité. Il y avait aussi des pierres tissées dans le co χ en quatre rangées, trois et trois d'un côté, et trois et trois de l'autre. Et les noms des enfants d'Israël étaient gravés individuellement sur chacun d'eux, selon les différences des tribus et des âges. Aux quatre coins du rationnel, se trouvaient quatre anneaux d'or, auxquels étaient fixés quatre autres anneaux sur le suprahuméral. Ces anneaux, munis de petites chaînettes d'or insérées de part et d'autre, permettaient de lier le suprahuméral et le rationnel entre eux. Des anneaux fixés au suprahuméral, auxquels étaient insérées des chaînettes, reliaient les anneaux qui se rejoignaient de chaque côté. Sur les côtés et dans la partie supérieure du rationnel et de l'épaulette, il y avait également des anneaux, deux en haut et deux sur les côtés, traversés par des chaînettes. Ainsi, des articulations aux quatre coins et sur les côtés permettaient de fixer solidement les deux vêtements ensemble aux épaules, aux extrémités et au milieu. Ce vêtement était appelé non seulement rationnel, mais aussi rationnel de jugement par le Seigneur. Il contenait la doctrine et la vérité, et il ornait la poitrine du grand prêtre lorsqu'il entrait dans le Saint des Saints. Avant tout, il faut bien observer que celui qui porte ce vêtement où sont imprimées les lettres doctrine et vérité comprend que son cœur est consacré à la doctrine et à la vérité, et qu'il ne doit pas s'occuper des affaires, des actions et des gains du monde, mais manifester la doctrine de la foi par l'exemple et la conduite, car il est absolument infâme d'abuser de la raison, de corrompre la doctrine et d'opprimer la vérité par des contournements ou des ruses. Car il est nécessaire que la raison modératrice arrange tout ce qu'elle fait, et place la miséricorde et le jugement à leur juste place, de sorte que, lorsqu'elle juge, la sévérité n'exclue pas la clémence, et que, lorsqu'elle fait preuve de miséricorde, la piété n'abandonne pas la justice ; et qu'elle frappe ou épargne, elle ne s'écarte pas du chemin de la vérité. Par conséquent, considérant les lieux, les temps, les modes d'action, les âges et les degrés de grandeur, le discernement du prêtre doit adapter à chacun ses propres

raisons, dans le cœur duquel il doit y avoir connaissance de ces raisons, et dont la vie aussi doit être doctrine ; et non

Que le mensonge trouve sa place dans cette âme qui doit se conformer à la loi du jugement divin, quoi qu'elle enseigne, fasse, décrète ou corrige. Le suprahuméral et le rationnel, unis par des anneaux, sont liés par des chaînes complexes ; ainsi, les pensées pures dans un esprit saint et les actions raisonnables se rencontrent, et toutes choses sont unies par le lien de la paix, et toute la disposition du Pontife est liée par le complexe de la charité. Outre ces liens, adaptés aux aspirations célestes et aux affections pieuses, outre l'éphod qui reliait le logion devant et derrière, une ceinture maintenait la tunique de jacinthe, l'épaulette et le rationnel lui-même, avec une telle fermeté que les trois vêtements semblaient n'en former qu'un, tant ils étaient unis. Ainsi, on pouvait comprendre la grande diligence que requiert la sainteté, car même après la gloire d'une telle excellence, après les dons de la vertu, après d'innombrables combats et victoires, subsistent souvent les derniers périls de la chair. Il est donc nécessaire que cette sollicitude soit toujours présente, intérieurement comme extérieurement, afin que la gloire de l'action et de la méditation demeure intacte jusqu'à la fin. La foudre frappe même les plus hautes montagnes . Et sans cette ceinture, même lorsque tout a été bien agencé jusqu'ici, et que la raison et les œuvres sont unies par un lien indissoluble, ce qui paraissait solide et bien organisé, sans qu'aucun tourbillon ne l'entraîne, peut se désunir et se déchirer sous l'effet des tentations diverses. Cette ceinture était de pourpre et de fin lin retors, teint deux fois en violet et en écarlate, tissée en rond comme la peau d'un serpent. Or, le grand prêtre, ainsi paré, porte, pour diverses raisons, les noms des enfants d'Israël sur sa poitrine et sur ses épaules. Sur ses épaules, à droite et à gauche, pour les raisons susmentionnées. Ou bien, en seulement deux rangs, car notre grand prêtre, dont la souveraineté repose sur son épaule (Ésaïe 1x), a laissé aux nations le soin d'écrire la croix et a confié leurs noms à la rédemption, ceux dont les

langues portaient le nom de la croix. Dans la partie rationnelle, quatre rangées de pierres sont distinctement placées, comme on l'a dit, à ses quatre extrémités, trois au-dessus et trois en dessous. Les noms des patriarches, qui ornent la poitrine du souverain pontife, soulignent que ceux qui gouvernent doivent toujours être sensibles au sort de ceux qui relèvent de leur sollicitude et, autant que possible, se souvenir d'eux par leur nom et prier pour eux. Rien d'autre ne doit occuper cette poitrine que le zèle pour les âmes, car son devoir est de rappeler les égarés, de réconcilier les fautifs, de confirmer ceux qui progressent dans la justice et d'encourager ceux qui échouent, afin qu'ils ne désespèrent pas du pardon. Mais il doit aussi se conformer à l'exemple des Pères qui l'ont précédé, dont il porte le nom, pour se souvenir de leur gloire, imiter leur vie et ne pas paraître étranger à la foi et aux œuvres de ceux dont il relate et approuve les actes et les titres. Mais ce qui est présenté comme le nombre douze, divisé en quatre ordres, donne un tiers, ne saurait être considéré comme incongru, car la quadrature de l'Évangile, plus que toute l'Écriture, insinue la Trinité. Et c'est là la doctrine apostolique qui complète les dix commandements de la Loi en deux (Mt 20,11 ; Mc 10,1), et toute cette dispensation des traditions anciennes se résume et se resserre dans l’amour de Dieu et du prochain (Lévitique XIX). Vient ensuite le huitième ornement du pontife, la tiare, que certains appellent aussi bonnet ou turban. Elle était également portée par les prêtres de rang inférieur. Elle était en lin fin, entourée d'une petite couronne d'or tissée, semblable à la mitre phrygienne que nos pontifes portent souvent aujourd'hui ; elle était légèrement allongée à la manière d’un casque, le sommet de la couronne dépassant la hauteur, et un ruban d'hyacinthe était noué à la tête, de peur que le pontife ne glisse pendant le sacrifice. Mais la tiare du pontife suprême était plus somptueuse et comportait, de plus, une plaque d'or, appelée pétale, insérée dans le front ; sur laquelle était inscrit le nom de Dieu, que les Hébreux qualifient d'ineffable. Cette tiare, qui couvre et orne la tête du pontife, couronnant et protégeant toute sa beauté, comme

mentionné précédemment, indique que tous les sens de la tête sont consacrés à Dieu et que toute la gloire du corps doit être rapportée à la tête. Car toute la splendeur d'un esprit vertueux, la magnificence de la sagesse, la grâce et la gloire de la prédication, la bonté de la charité et tous les signes de sainteté proviennent de cette tête universelle, d'où tout le corps croît et prospère par des liens et des ressources (Colossiens 11), se solidifie et se perfectionne. C'est pourquoi, en signe de toute splendeur, de la sérénité d'un esprit équilibré et pour signifier l'harmonie de tous les sens, le turban de lin fin est placé sur la tête du prêtre. Mais dans le ruban de jacinthe qui fixe le turban, on comprend que l'amour et le désir du Royaume des Cieux accumulent le sommet de cette perfection, et que le respect unit et associe tous les liens de grâces. Mais la plaque d'or sur laquelle fut inscrit ce nom de Dieu, indéfinissable par l'homme, indique que toute créature est soumise à l'essence divine. En effet, ce nom est placé dans les réalités supérieures, afin que tout ce qui est partout, si grand soit-il, se reconnaisse comme inférieur et se déclare moins digne ; et si quelque chose est blanc, si quelque chose brille, qu'il se réfère au nom dont il l'a reçu, et que celui qui voue cette excellence le lui attribue. Ce nom est le tétragramme, c'est-à-dire les quatre lettres.

Il s'agit de ioth, eh, vau, heth, dont l'interprétation en hébreu paraît ineffable, non pas parce qu'elle est impossible, mais parce que, comme dit précédemment, elle ne peut être ni définie ni comprise par l'esprit humain. Or, sur son front il porte ce nom, le pontife, qui est assurément au-dessus de tout nom, devant lequel tout genou fléchit (Philippiens 11). On lit aussi dans l'Apocalypse de Jean qu'avec l'Agneau se tenaient sur le mont Sion cent quarante-quatre mille personnes, ayant son nom et le nom de son Père écrits sur leurs fronts (Aros). Car là est le siège de la honte, et il symbolise la confiance de notre profession de foi ; par laquelle nous nous glorifions non seulement du nom de la gloire ou de la toute-puissance de Dieu, mais aussi de la croix du Christ. Ainsi, les quatre lettres mêmes de la croix évoquent

les quatre cornes dont parle Habacuc : « Les cornes sont dans ses mains, là est cachée sa force » (Habacuc 111). Ainsi paré, le grand prêtre portait dans ses vêtements sacrés le type de toutes les créatures : par les couleurs desquelles il préférait l'image du monde entier. Car le lin fin est attribué à la terre, d'où elle est issue ; la pourpre à la mer, parce qu'elle est teinte par ses escargots ; la jacinthe à l'air, parce qu'elle a son apparence ; l'écarlate, à cause de sa rougeur, au feu ou à l'éther. Car il était juste que le grand prêtre prie le Créateur Non seulement pour Israël, mais aussi pour le monde entier (qui se compose de ces quatre éléments), cela indique que toute chose a besoin de la miséricorde de Dieu ; et lorsqu'il offrit un sacrifice, la condition universelle fut expiée ; et non seulement pour les enfants et les parents, mais pour chaque créature, tant sa voix que son apparence, on priait pour elle. Ces choses, dites du Souverain Prêtre visible , nous renvoient aux ornements invisibles de la justice, dont il est dit : « Que tes prêtres soient revêtus de justice » (Ps. 101). « La justice sera la ceinture de ses reins, et la foi la ceinture de ses hanches » (Ésaïe 101). Tout cela, notre Souverain Prêtre, revêtu de beauté et de force (Ps. 1011), accompli en esprit et en vérité, nous a aimés ; et, entrant dans un culte plus sacré qu'Aaron, il nous a remplis de ce que signifient les vertus plus que de vêtements, et nous a commandé de cerner nos reins d'une ceinture spirituelle (Luc 10), la lumière de son intelligence et de sa divinité. La connaissance, que sans pureté de chair et d'esprit, nul ne peut atteindre cette ceinture. Enfin, lui-même, revêtu d'une tunique sans couture, comme investi du pouvoir pontifical, nous a enseigné à observer l'intégrité de la charité et l'unité de l'esprit dans le lien de la paix. La croix, comme surhumaine, reposait sur ses épaules, et les plaies et le sang, au lieu de la raison, contenaient non seulement les noms des douze fils d'Israël, mais aussi l'œuvre de tout le genre humain, ainsi que le titre écrit en grec, en hébreu et en latin (Jean 19). Auprès du sang du Christ, l’écarlate de la Loi, teinte deux fois, n’est rien : notre teinture la dépasse soixante-dix-sept fois. Tout ce que la Loi avait coloré en figure

est pâle ; tout ce qu'elle avait tissé en images se flétrit auprès de la vérité. Aucune comparaison n'est possible entre l'hyacinthe et la chair du Christ : puisque le Verbe s'est fait chair, tout était céleste en elle, aucune tache du péché ne l'avait souillée et le prince de ce monde n'avait rien déposé de lui-même sur elle. Ni le lin fin ni la pourpre ne peuvent convenir à sa pureté ou à sa gloire : sa puissance et sa sainteté surpassent tout. La sainteté de sa nature et la souveraineté de sa justice ont une gloire plus ample que tous les fils travaillés par les doigts des artisans ou imprégnés du sang des coquillages.

Une couronne fut posée sur la tête du Christ en guise de tiare ; au lieu de lames d'or, des épines furent entrelacées dans sa couronne ; au lieu de la plaque d'or où était gravé le nom de Dieu, un bois dominait sa nuque. Pilate y avait inscrit le nom dont rien n'est plus saint, plus puissant ni plus admirable au ciel et sur la terre : « Jésus le Nazaréen, roi des Juifs. » Un païen écrivit ces mots, sans savoir qu'il était aussi le roi des nations. Il les écrivit en hébreu, sans comprendre que le peuple des nations parviendrait un jour à ce titre et lui serait uni.

Le sang, plus précieux que le baume, oignit aussi les mains de notre prêtre, et même sa tête, ses pieds et son côté. Les blessures des épines, des clous et de la lance le faisaient jaillir et répandre au-dehors. Cette liqueur était plus digne de célébration que toute huile : elle ne signifiait pas seulement notre sanctification et notre purification, elle les accomplissait. Ces réalités et beaucoup d'autres, que la Loi avait cachées sous le voile posé sur le visage de Moïse, furent dévoilées à quelques disciples lorsque le Christ fut transfiguré sur la montagne ; lorsqu'il eut tout accompli sur la croix, elles devinrent évidentes pour tous. Le voile des enveloppes charnelles fut déchiré : apparurent alors le chandelier, les pains de proposition, l'autel de l'encens, les chérubins, le propitiatoire et le Saint des saints. Les pierres se fendirent et les tombeaux s'ouvrirent, car cet accomplissement ouvre l'intelligence spirituelle aux cœurs de pierre et rend un esprit vivant à ceux qui étaient morts dans le

péché. Ainsi ceux qui avaient désespéré et que les liens de l’habitude mauvaise retenaient captifs paraissent désormais vivants dans la cité de notre Dieu, la sainte Église ; ceux qui furent longtemps cendre deviennent docteurs, et ceux qui étaient ensevelis deviennent maîtres.